

LSE Research Online

Saadi Lahlou

Diffusion des représentations et intelligence collective distribuée

Book section

Original citation:

Lahlou, Saadi (2011) Diffusion des représentations et intelligence collective distribuée. In: Oliveira Almeida de, Angela Maria and Fátima Souza Santos de, Maria and Trindade, Zeidi Araújo, (eds.) Teoria das representações sociais - 50 anos. TechnoPolitik Editora, Brasília, Brazil, pp. 59-97.

© 2011 The Authors

This version available at: <http://eprints.lse.ac.uk/47090/>

Available in LSE Research Online: Oct 2012

LSE has developed LSE Research Online so that users may access research output of the School. Copyright © and Moral Rights for the papers on this site are retained by the individual authors and/or other copyright owners. Users may download and/or print one copy of any article(s) in LSE Research Online to facilitate their private study or for non-commercial research. You may not engage in further distribution of the material or use it for any profit-making activities or any commercial gain. You may freely distribute the URL (<http://eprints.lse.ac.uk>) of the LSE Research Online website.

This document is the author's submitted version of the book section. There may be differences between this version and the published version. You are advised to consult the publisher's version if you wish to cite from it.

Diffusion des représentations et intelligence collective distribuée.

Saadi Lahlou, London School of Economics

Traduction de:

LAHLOU, S. (2011). Difusão de representações e inteligência coletiva distribuída. In: Angela Maria de Oliveira Almeida, Maria de Fatima de Souza Santos and Zeiji Araujo Trinidad (eds.) *Teoria das Representações sociais - 50 anos*. Rio de Janeiro: TechnoPolitik Editora & UERJ, pp. 59-97.

Jonathan Grudin, dans une intervention sur un blog, écrivait :

“Ernest Hilgard used to grumble about psychology that if you develop a theory it’s like your toothbrush, fine for you to use but no one else is very interested in using it” (Grudin 2002), cité par (Rogers, 2008)

La théorie des représentations sociales est un contre-exemple rare à cette difficulté à diffuser un concept : 50 ans après, des centaines de chercheurs continuent de s’y intéresser, et même de plus en plus, sur tous les continents. Tout est parti d’un livre de Serge Moscovici, *La Psychanalyse, son image et son public* (Moscovici 1961, 1976). Ce chapitre, après quelques digressions liminaires, examine l’originalité de l’apport de la notion de représentation sociale : le double croisement entre individuel et social, d’une part, et matériel et idéal, d’autre part.

Il met ensuite en lumière le principe actif de la construction sociale à l’œuvre dans la représentation sociale : une intelligence collective distribuée et décentralisée qui exploite la controverse et la sélection pour créer des formes partagées. Il compare ce fonctionnement à celui de la science académique. Il explique en passant la raison pour laquelle les écrits scientifiques doivent respecter un certain format, point qui pourra être utile pour les étudiants en doctorat, mais il faut pour cela lire la dernière section.

1. Trois lectures successives

J’ai lu La Psychanalyse... de Moscovici au moins trois fois. La première fois, à la bibliothèque Sainte Geneviève (Paris) en 1983, il a été pour moi une illumination : ce livre m’a décidé à aller voir Moscovici qui est ensuite devenu mon directeur de thèse. La seconde fois, en écrivant ma thèse de doctorat. Cette fois je n’étais pas distrait par les jeunes filles qui passaient dans les travées de la bibliothèque, et j’ai pu annoter largement mon exemplaire, me laissant ainsi croire que je l’avais lu sérieusement.

En relisant ce texte pour la troisième fois à l’occasion de la célébration de son cinquantième anniversaire, je m’aperçois d’abord, évidemment, qu’il est différent de mon souvenir. Si je ne

retrouvais pas, presque à chaque page, mes propres annotations ou mes soulignements, je pourrais croire que je ne l'ai jamais vraiment lu.

Comme le note Pierre Bayard dans « Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? » {Bayard, 2007}, finalement aucune lecture n'est complète, et l'on redécouvre un livre nouveau à chaque fois qu'on le lit. Pas plus qu'on ne se baigne deux fois dans le même fleuve on ne lit deux fois le même livre, d'abord parce qu'on change soi-même et que toute lecture est une interprétation ; ensuite parce que les lectures sont souvent orientées par les buts du moment (par exemple trouver un appui à nos propres thèses, etc.) Et puis, aussi, parce que la lecture est souvent par moments un survol. Comme l'exprime gracieusement Xavier de Maistre, quand il décrit les automatismes du corps (cette monture que chevauche l'âme et qu'il appelle « l'autre ») :

« Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes ; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. - Cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire ; en sorte que l'autre continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus. » (de Maistre 1794)

Combien de livres ai-je trahis en les citant ? Sans doute tous, hélas. Mais j'éprouve la même impression de « jamais-lu » en relisant des papiers que j'ai écrits (oui, j'avoue, ça m'arrive pour essayer de me remettre à jour sur des sujets anciens) et donc je me sens un peu moins coupable.

Cependant le livre de Moscovici ne se trahit pas facilement, parce que précisément il est un livre d'ouverture qui invite à des interprétations diverses, c'est d'ailleurs une de ses grandes qualités, j'y reviendrai.

Ce chapitre se divise en trois sections : celle qui vient (2) est une note de relecture, presque trente ans après ma première lecture. La suivante (3) tente de resituer le travail séminal de Moscovici dans la lignée de ceux qui l'ont précédé, et de mettre ainsi l'accent sur ce qui me paraît le nœud central du problème et l'apport majeur de Moscovici avec ce concept, le double croisement entre individuel et social, d'une part, et matériel et idéal, d'autre part. Il se produit à ce croisement des transmutations complexes (au sens où elles utilisent des boucles de rétroaction entre plusieurs sous-systèmes). En (4) je décris un aspect particulièrement intéressant du phénomène qui se produit à ce croisement : la création graduelle d'une forme utilisant une distribution collective de l'intelligence, qui produit la représentation de manière décentralisée et émergente à travers des épreuves de réalité et des controverses. Je compare ce processus avec celui, plus moderne, rigoureusement institutionnalisé et cohérent, du processus d'accumulation graduel de la connaissance par la science académique.

2. Mes impressions à la relecture de La Psychanalyse

Ce qui me frappe aujourd'hui en lisant La Psychanalyse son image et son public (que par la suite nous désignerons par le sympathique acronyme « PIP ») et que je n'avais pas réalisé quand je l'ai lu la première fois, c'est d'abord son incroyable modernité et l'importance de sa démonstration empirique. Aussi sa forme qui, disons-le franchement, par rapport aux autres livres de Moscovici, me

semble moins bonne avec un style parfois lourd et une structure générale qui manque de clarté, notamment à cause de titres de chapitres peu explicites. Ensuite une posture remarquable, très ouverte, plus empirique que théorique, qui me paraît expliquer rétrospectivement la réussite du champ de recherche sur les représentations. Développons.

Le travail de Moscovici est extrêmement novateur. A tel point d'ailleurs que l'ouvrage est passé un peu inaperçu pendant 15 ans entre la première (1961) et la seconde édition (1976). Il a fallu attendre que le reste des sciences sociales progresse pour que PIP se trouve enfin dans ce qu'on pourrait appeler, par analogie avec ce que décrit Vygotski sur le développement de l'enfant, sa zone proximale de développement (Vygotsky 1978), c'est-à-dire ce que l'enfant n'est pas capable d'accomplir tout seul mais parvient à faire avec l'étayage d'un adulte.

En effet, Moscovici montre dans PIP *concrètement* ce que c'est que la construction sociale de l'objet, comment, en pratique, les individus construisent leur réalité. C'est d'ailleurs une question centrale de son livre, constamment en filigrane : « la question que nous nous sommes posée à chaque instant: comment l'homme constitue-t-il sa réalité ? » (Moscovici 1976 : 504).

“J’insiste sur la spécificité de celles-ci [les représentations sociales] parce que je ne voudrais pas les voir réduites, comme par le passé, à de simples simulacres ou déchets intellectuels sans rapport avec le comportement humain créateur. Au contraire *elles ont une fonction constitutive de la réalité, de la seule réalité que nous éprouvions et dans laquelle la plupart d’entre nous se meuvent.*” (Moscovici, 1976, p. 26-27, mes italiques).

Or souvenons-nous que l'ouvrage de Berger et Luckmann, « La construction sociale de la réalité (Berger and Luckmann 1966) que l'on peut considérer comme le manifeste du constructivisme en sciences sociales, ne sortira que *cinq ans* après la publication de la première édition de PIP !

Comme dans toute innovation réussie, l'originalité de PIP nous apparaît maintenant moins, précisément parce que les éléments nouveaux qu'elle a apportés sont maintenant passés dans le domaine commun. C'est vrai au niveau des idées. C'est vrai aussi au niveau empirique. Ce qui était un énorme travail empirique (entretiens et questionnaires sur un échantillon de 2265 sujets, analyse de contenu de la presse portant sur 1640 articles parus dans 230 journaux et revues, entre janvier 1952 et juillet 1956) apparaît aujourd'hui un peu moins impressionnant. Les progrès techniques au cours du dernier demi-siècle, au niveau de l'aide informatisée à l'analyse de contenu, nous ont habitués à des analyses sur des corpus importants, et aussi à l'analyse de la presse. Mais nous ne devons pas oublier que si ces approches se sont généralisées et développées c'est justement grâce à des travaux pionniers tels que celui de Moscovici qui en a montré l'intérêt.

L'aspect empirique est important. Si faire de la théorie est relativement facile (donnez-moi une bouteille de bon vin et je vous fais une théorie sur ce que vous voulez), fournir un travail empirique solide et convaincant est une autre affaire. Et de fait, le livre de Moscovici apporte précisément ce qui manque à celui de Berger et Luckmann : *comment ça se passe en pratique?* Cette approche empirique de Moscovici, sur un terrain réel, est un parti-pris déterminant qui va marquer tous ses successeurs dans le champ et faire des représentations sociales un instrument concret, au service de ceux qui veulent comprendre le monde réel et agir dessus, en particulier dans les domaines de l'éducation ou de la santé. C'est précisément cette masse de preuves empiriques qui est déterminante dans PIP ; la démonstration s'impose par les faits : il n'y a pas *une* Psychanalyse, mais

bien plusieurs représentations de celle-ci, et elles sont bien distinctes de la manière dont la psychanalyse se voit et se définit elle-même.

De ce point de vue, PIP ressemble à l'ouvrage d'Edwin Hutchins, *Cognition in the Wild* (Hutchins 1995), lui aussi une révolution scientifique, qui utilise également la démonstration empirique pour faire passer son message : la cognition n'est pas dans l'esprit, elle est distribuée sur les acteurs et l'environnement. Pour de telles démonstrations révolutionnaires, il est indispensable d'étaler complètement un matériel empirique solide et convaincant. Naturellement, c'est long et pas toujours facile à lire. Et en seconde –ou troisième- lecture, une fois qu'on est convaincu du fond, la description du détail empirique apparaît presque superflue, en tous cas souvent fastidieuse – et c'est ce qui explique sans doute ma déception sur le style lors de ma récente lecture et mon jugement rétrospectivement peu charitable à l'égard de ce grand livre de mon bon maître.

Remarquable également est la posture adoptée par Moscovici dans la présentation de son travail. Souvent, l'auteur qui découvre un phénomène tend à en faire un modèle et proposer une théorie générale. Point de théorie générale des représentations sociales dans PIP. Alors que Moscovici révèle toute l'ampleur de la construction sociale, et qu'il est parfaitement conscient de la prétention colossale de ce qu'il avance. Il se contente modestement de proposer des modèles pour certains aspects seulement, ceux qui concernent le processus d'appropriation du savoir (ancrage et objectivation) et le rôle de la presse dans la transmission et la dissémination (diffusion, propagande, propagation). Il se garde soigneusement de proposer une définition unique des représentations sociales, et fait référence au phénomène dans sa globalité, en gardant constamment un certain flou sur le contour exact du phénomène qu'il décrit. Rétrospectivement, maintenant qu'un demi-siècle de recherches a montré l'extrême complexité du problème, pour ne pas dire l'impossibilité d'apporter une description univoque du phénomène, on ne peut qu'admirer la lucidité de l'auteur qui n'était alors qu'un jeune chercheur.

Le lecteur de PIP se voit donc ouvrir un nouveau champ de phénomènes, mais sans qu'un cadre théorique rigide lui soit imposé : les propositions théoriques de Moscovici ne couvrent qu'une partie du champ qu'il a balisé. En particulier, tout ce qui concerne les comportements est laissé ouvert, alors même qu'il est explicitement écrit qu'ils sont régis par les représentations sociales.

On pourrait interpréter cette attitude modeste par une prudence scientifique : Moscovici, somme toute, ne fait dans PIP qu'analyser du discours et de la communication, aussi ne s'aventure-t-il pas à interpréter au delà. D'une part, ce serait là lui imputer une pusillanimité excessive qui ne cadre pas avec son audace habituelle ; d'ailleurs nombre d'autres auteurs ne sont pas gênés pour autant pour théoriser avec une base empirique restreinte : par exemple Berger & Luckmann déjà cités, ou Herbert Simon dans sa thèse (Simon 1945).

A vrai dire, Moscovici m'a un jour dit pourquoi, mais la raison est si provocatrice que je préfère le lui laisser dire lui-même.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans ce domaine Moscovici a toujours fait preuve d'une incroyable ouverture théorique, ne cherchant jamais à imposer sa perspective propre et encourageant toutes les initiatives théoriques et méthodologiques, jusqu'à ce jour ; une attitude que j'ai rarement rencontrée chez d'autres chercheurs de ce niveau. En tous cas, le résultat est que les successeurs se sont trouvés devant un champ ouvert et à construire, plutôt que devant une théorie à

apprendre et à critiquer. Cela contribue à expliquer la grande vitalité du champ, et le fait qu'après 50 ans il continue à croître, ce qui est exceptionnel dans le domaine des sciences humaines.

En bref, les RS sont un champ d'étude et non pas une théorie, c'est ce qui explique la longévité du champ.

Ce champ a une particularité : il croise un des problèmes fondamentaux des sciences sociales (le rapport entre individu et société) avec un problème épistémologique et psychologique à la fois (le rapport entre matériel et idéal). C'est bien pour cela que *la représentation sociale est le creuset de la construction sociale*. La section suivante va montrer comment Moscovici a découvert le phénomène en prenant le problème là où Durkheim l'avait laissé (je reprends ici sans vergogne une analyse faite dans mon travail de thèse).

3. Représentation collective et représentation sociale

La représentation sociale est le moyen par lequel les humains se représentent les objets de leur monde. Outil de pensée, c'est aussi une plaque tournante : entre l'individu et le groupe, entre le matériel et l'idéal. C'est pourquoi le concept est situé au carrefour de nombreuses disciplines : la psychologie sociale, où il fut défini (Moscovici, 1961), mais aussi la psychologie et la sociologie, d'où provenaient ses prénotions : représentation collective chez (Durkheim 1912 .), complexe chez (Freud 1899-1900), et maintenant les sciences cognitives, pour ne citer que celles-ci. La richesse du concept de représentation sociale fait qu'il est aussi un peu flou. Ces deux caractéristiques sont largement reconnues par ses utilisateurs, et la seconde soulignée par ses détracteurs (Jahoda 1988; Potter and Litton 1985).

Par son aspect "représentation de l'objet" le concept de représentation sociale participe du concept de cognition et en appelle à la philosophie de la connaissance, à l'épistémologie, aux sciences cognitives. Parce qu'une représentation est un processus psychique, le concept renvoie à l'analyse des processus mentaux traitant de la perception et de la représentation mentale des objets matériels et sociaux (en bref, l'ensemble de la psychologie cognitive, de la théorie freudienne, et de la psychologie du développement, pour ne citer que ces champs). Enfin, le concept renvoie au rôle *sociétal* de la connaissance (sujet abordé par l'anthropologie et la sociologie sous le terme de *culture*). Il faudrait embrasser toutes ces disciplines pour rendre compte complètement des différents aspects de la représentation sociale. On mesurera la difficulté de la tâche à accomplir.

C'est naturellement l'approche psychosociale de la représentation sociale, avec l'étude de son rôle socialisant, qui a été la plus développée. Le concept est central en psychosociologie. Doise et Palmonari estimaient que son étude "devrait aboutir à une organisation d'ensemble des domaines étudiés par les psychologues sociaux" (Doise and Palmonari 1986)

Dans cette section nous dégagons les caractères essentiels de cette notion complexe en revisitant l'historique de la notion. Il existe une description de la genèse de la notion par son fondateur même, dans le manuel excellent édité par Denise Jodelet (Jodelet 1989a), sur laquelle nous nous appuierons largement.

2.1. La genèse de la notion de représentation sociale

Voyons d'abord le concept de représentation collective, tel qu'il est construit Durkheim et ses contemporains, avant d'examiner comment la notion a été reformulée par Moscovici puis par son école. On pourra parler, dans le premier temps, d'approche socio-psychologique, dans la mesure où la représentation collective est d'abord appréhendée comme un objet social. Dans le second, comme on pouvait s'y attendre après une période marquée par le développement de la théorie de la forme puis l'essor de la psychologie cognitive, le caractère *représentatif* a gagné en importance dans la notion.

La sociologie de Durkheim a un aspect militant : elle construit son objet d'étude, elle délimite le champ des phénomènes qu'elle veut expliquer. Cette tâche n'est pas simple, car les frontières disciplinaires sont évidemment floues. On pourra s'en convaincre, par exemple, en lisant Sociologie et épistémologie (Simmel 1981) où l'on perçoit les tentations hégémoniques de la sociologie de l'époque, sur un domaine englobant ce que les anglo-saxons appellent "social anthropology", et qui inclurait aussi la psychologie sociale, l'ethnologie, et sans doute même une partie de l'histoire.

Une des préoccupations de cette science naissante qui cherche à marquer son champ académique est alors de construire des *objets sociaux*. Il est naturel qu'à côté des objets sociaux *concrets* comme les Peuples, les Nations, les Institutions, on cherche à décrire les objets sociaux *immatériels* qui, manifestement, participent au fonctionnement de ces objets sociaux concrets.

"La première règle et la plus fondamentale est de *considérer les faits sociaux comme des choses*."
(Durkheim 1895, 1992 :15)

La nature même de l'objet d'étude (les collectivités) veut que les objets explicatifs soient de même nature que les objets expliqués, c'est-à-dire partagés par tous les membres d'une collectivité. Ainsi en va-t-il des Terroirs, des Climats, et éventuellement des Chefs Charismatiques, qui sont des explications collectives et matérielles observables, des "faits sociaux". Ainsi en est-il des Instincts, ou des Dispositions Naturelles, qui sont des explications matérielles non directement observables. Ainsi en est-il des Langues, des Lois, et des Coutumes, dans la catégorie des immatériels observables. Ainsi devra-t-il en être des objets immatériels et non-observables. Les Représentations Collectives, qui sont de tels objets (comme les Mythes, les Religions, les Croyances, et d'une manière générale tous les systèmes explicatifs et descriptifs du monde) sont donc une catégorie *logiquement nécessaire* dans une Sociologie.

Le travail de Durkheim vise à prouver l'importance de la *société* dans toute explication du monde. Avec une grande habileté académique, il va le faire en s'attaquant à l'étude de cas à la fois difficiles et impressionnants. Dans Le suicide (Durkheim 1897) il démontre que l'acte apparemment le plus individuel est en fait sous l'influence d'un fort déterminisme social. Dans Les formes élémentaires de la vie religieuse (Durkheim 1912 .), il démontre que la pensée logique est une création de la société, et non pas une vertu naturelle de l'homme. Il le fait en montrant que le *concept* est une représentation collective, que c'est précisément par son aspect collectif qu'il acquiert l'indépendance des images des sens individuels (impersonnalité) et la stabilité qui sont les caractéristiques de la vérité (Durkheim, 1912, 1991 : 723).

"En un mot, il y a de l'impersonnel en nous parce qu'il y a du social en nous et, comme la vie sociale comprend à la fois des représentations et des pratiques, cette impersonnalité s'étend tout naturellement aux idées comme aux actes." (Durkheim, 1912, 1991 : 738).

C'est donc par la société et elle seule que les "notions essentielles qui dominent toute notre vie intellectuelle" (Durkheim, 1912, 1991 : 51) comme les concepts de *temps*, d'*espace*, de *force*, de *totalité*, puis de *classification* (qui sont à l'origine des concepts qui n'existent qu'appliqués à la société : temps social, espace social...) ont pu être construits : "tout mystère disparaît du moment où l'on a reconnu que la raison impersonnelle n'est qu'un autre nom donné à la pensée collective" (Durkheim, 1912, 1991 : 738). Le monde pensé est donc un monde social. En apportant une nouvelle catégorie d'explications des "facultés supérieures et spécifiques de l'homme", la sociologie résout une alternative douloureuse entre biologisme et postulat divin, et ainsi "la sociologie paraît ouvrir une nouvelle voie à la science de l'homme" (Durkheim, 1912, 1991 : 739).

Dans le même mouvement, à peine inventée la *représentation collective* se voit attribuer la prestigieuse paternité des "notions essentielles" qui font que l'homme est doué de sagesse !

Au delà de cette argumentation *pro domo*, intéressante en soi, le travail de Durkheim ouvre une voie nouvelle aux recherches. Car les représentations non seulement sont sociales par leur non-individualité mais :

"elles sont sociales en un autre sens et comme au second degré. Non seulement elles viennent de la société, mais les choses mêmes qu'elles expriment sont sociales. Non seulement c'est la société qui les a instituées, mais ce sont des aspects différents de l'être social qui leur servent de contenu". (Durkheim, 1912, 1991 : 729).

Apparaît l'idée qu'une société ne peut fonctionner que si, précisément, ses membres partagent une certaine vision du monde. Il faut qu'elle produise des structures communes pour que l'agrégation des perceptions et des comportements individuels ne soit pas un chaos, mais une forme organisée¹.

"Si donc, à chaque moment du temps, les hommes ne s'entendaient pas sur ces idées essentielles, s'ils n'avaient pas une conception homogène du temps, de l'espace, de la cause, du nombre etc., tout accord deviendrait impossible entre les intelligences et, par suite, toute vie commune. Aussi la société ne peut-elle abandonner les catégories au libre arbitre des particuliers sans s'abandonner elle-même. Pour pouvoir vivre, elle n'a pas besoin seulement d'un suffisant conformisme moral ; il y a un minimum de conformisme logique dont elle ne peut davantage se passer. Pour cette raison, elle pèse de toute son autorité sur ses membres afin de prévenir les dissidences." (Durkheim, 1912, 1991 : 64).

La représentation collective est une structure qui relie, permet "l'interpénétration des consciences", comme le totem matérialise la conscience du groupe. Cette idée est le germe d'une notion clé que la psychologie sociale saura reprendre et développer : celui du rôle dynamique de la représentation sociale, objet commun, communicatif et socialisant. C'est une forme abstraite qui, pour utiliser un vocabulaire moderne, *émerge* du corps social. Le concept de représentation collective sera alors pour Durkheim l'équivalent, au niveau collectif, des objets de pensée individuels. On comprend dès

¹ Une idée qu'Alfred Schütz développera finement avec la notion de typification : Schütz A (1962) *Collected Papers, I. The problem of social reality*. The Hague, Martinus Nijhoff.

lors la filiation naturelle entre les travaux de Durkheim et la psychologie sociale, science qui, comme l'écrit Serge Moscovici, a été, en un sens, fondée pour formuler les lois de l'esprit social (Flament 1994 : 36). C'est cette facette de la pensée durkheimienne qui est reprise avec le plus d'insistance par les psychosociologues contemporains :

“Ce que les représentations collectives traduisent c’est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l’affectent” (Durkheim, 1895, 1993 : XVII) cité par (Jodelet 1989b)

“à la manière dont cet être spécial qu’est la société pense les choses de son expérience propre.” (Durkheim, 1912 : 621) cité par (Moscovici 1989a : 64)

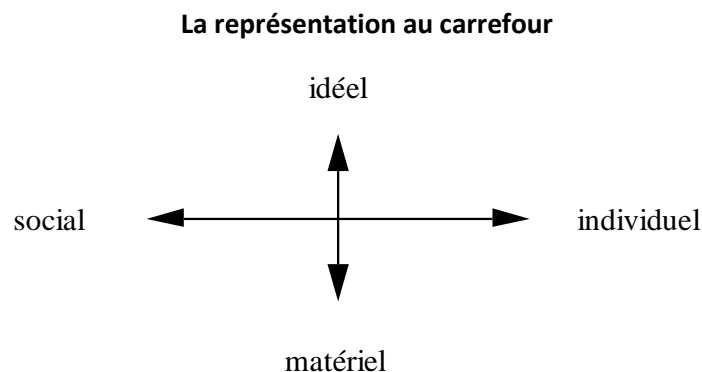
Durkheim focalisait l’analyse sur le caractère collectif plus que sur les caractères cognitifs, ce qui est d'ailleurs compréhensible au vu des enjeux académiques de la sociologie de l’époque.

On trouve cependant déjà le caractère fécond de la notion de représentation, en ce qu’elle est une sorte d’interface cognitive entre le niveau individuel, où chacun appréhende la réalité au travers de représentations mentales individuelles, et le groupe, qui ne peut exister et fonctionner en tant que tel qu’avec des objets mentaux à sa mesure, c’est-à-dire collectifs. Il y a donc une ambivalence de niveau ontologique (à la fois individuel et collectif) dans la représentation sociale, une sorte de caractère traducteur, ou, plus exactement : interprétatif, des perceptions de l'individu (images) dans la conscience de groupe (idées). Ce caractère apparaît en filigrane dans d'autres textes de l’époque.

“Il n’y a pas d’idée sans images : plus précisément idée et image ne désignent pas deux éléments, l’un social, l’autre individuel, de nos états de conscience mais deux points de vue d’où la société peut envisager en même temps les mêmes objets, qu’elle marque leur place dans l’ensemble de ses notions, ou dans sa vie et son histoire. ” (Halbwachs 1925), cité par (Jodelet 1989b : 57)

On pourrait multiplier les citations, qui révèlent l’aboutissement suivant de la problématique sociologique : les ensembles complexes que nous étudions sous le nom de sociétés fonctionnent grâce à un certain partage de conceptions de ce qu’est *le monde*, et d’abord *la société* elle-même, et comment on doit la vivre. Les représentations collectives, connaissances sociales du monde, sont de tels objets.

Pour mieux expliquer l’évolution du concept, considérons que la représentation sociale peut être vue comme un carrefour : passage entre matériel et idéal, passage entre individuel et social.



A ce stade historique, la focalisation de l’attention sur le caractère social des phénomènes empêche de dissocier le caractère abstraktif/réifiant de la représentation. Cela incite à considérer le caractère

abstractif ("concept") comme une condition nécessaire du passage de l'individuel au social. Mais les deux branches du carrefour sont néanmoins perçues.

2. 2. L'approche psycho-sociale : le travail fondateur de Moscovici

Le concept de représentation collective, "après avoir été le phénomène le plus marquant de la science sociale en France (...) a subi une éclipse qui a duré près d'un demi-siècle" (Moscovici 1989b : 62)

Aussi, après cette phase de latence de la recherche, dans les années 1950, Moscovici part d'une situation dans laquelle les sciences humaines décrivent les représentations collectives, mais sans expliciter leur genèse, ni leur fonctionnement : on insiste sur leur fonction sociale, et on les décrit, sans méthode unifiée. Cette description porte en général sur des sociétés éloignées de la nôtre dans le temps et dans l'espace. Déjà dans certains travaux étaient apparues des amorces de description des mécanismes de la "pensée sauvage" qui ne la considèrent pas seulement comme une curiosité exotique, comme un archaïsme ; ces descriptions entrevoient derrière la pensée sauvage des mécanismes plus généraux que nous partageons peut-être plus que ne le voudrait la perspective condescendante de l'homme blanc savant. Ces approches

"n'en restent plus aux idées reçues sur la distinction générale entre concept et sensation ou image, ni aux considérations douteuses sur l'intelligence unique et les intelligences particulières. Elles commencent à dégager les structures intellectuelles et affectives des représentations en général. Ce n'était pas là une médiocre avancée, on en conviendra. Dans la mesure où l'étude des observations et des documents permet de dégager des régularités significatives, une théorie s'ébauche qui remplit le concept jusque là un peu vide d'un contenu ayant ses propriétés et ses lois (...) à travers le tapis psychique et la forme mentale qui les cimente [les sociétés], Levy-Bruhl met au jour la cohérence des sentiments et des raisonnements, les mouvements de la vie mentale collective." (Moscovici 1989b : 69)

Parmi les travaux des sociologues qui ont influencé Moscovici, il faut donc citer, avec ceux de Durkheim, Weber, Simmel..., ceux de Levy-Bruhl. Bien que ce dernier ait toujours refusé d'être considéré comme durkheimien², il applique la notion de représentation collective d'une manière assez moderne et radicale pour l'époque (toujours en s'intéressant aux primitifs), allant jusqu'à considérer qu'elle peut *déterminer* les perceptions (ce qui est aujourd'hui un des acquis de l'épistémologie et de la psychologie cognitive)³. Bien qu'il s'agisse là d'un travail de conceptualisation "en chambre", à la manière de nombre de savants de l'époque qui travaillaient sur des relevés ethnographiques, Levy-Bruhl fait preuve d'une sensibilité que l'on qualifierait aujourd'hui de relativiste. Il montre que la perception du monde des primitifs, "prélogique", c'est-à-dire non scientifique, constitue un système cohérent bien qu'étranger à notre façon "moderne", "scientifique", de voir. Les objets sont tous reliés entre eux dans un système global, auquel ils

² Pour une analyse critique des travaux de Levy-Bruhl, on pourra se reporter à Evans-Pritchard EE (1965) *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*. Paris, Petite bibliothèque Payot

³ Ce point avait déjà été découvert par Freud dans l'Esquisse : "la pensée jugeante précède la pensée reproductive en lui assurant, pour d'autres trajets des associations, des frayages tout préparés. Quand, après la fin de l'acte cogitatif, l'indice de réalité vient à atteindre la perception, alors une appréciation de la réalité, la croyance, ont pu se réaliser et le but de toute cette activité est atteint." Freud S (1895) Esquisse d'une psychologie scientifique. In: *La naissance de la psychanalyse*. Freud S (Ed.). Paris, P.U.F. 1956. 349-350.

"participent" par des liens cosmogoniques, suivant une rationalité distincte de la nôtre bien qu'ayant sa propre cohérence culturelle.

“Sous une forme et à des degrés divers, tous impliquent une “participation” entre les êtres et les objets dans une représentation collective. C’est pourquoi, faute d’un meilleur terme, j’appellerai loi de participation le principe propre de la mentalité “primitive” qui régit les liaisons et les pré-liaisons de ces représentations... Je dirais que, dans les représentations collectives de la mentalité primitive, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d’une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu’eux-mêmes. D’une façon non moins incompréhensible, ils émettent et reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques, qui se font sentir hors d’eux, sans cesser d’être où elles sont. En d’autres termes, pour cette mentalité, l’opposition entre l’un et le plusieurs, le même et l’autre, etc., n’impose pas la nécessité d’affirmer l’un des termes si l’on nie l’autre, ou réciproquement. Elle n’a qu’un intérêt secondaire. Parfois, elle est aperçue ; souvent aussi elle ne l’est pas. Souvent elle s’efface devant une communauté mystique d’essence entre des êtres qui cependant, pour notre pensée, ne sauraient être confondus sans absurdité. ”(Levy-Bruhl 1951 : 77) cité par (Moscovici 1989b : 69)

Ce texte est intéressant car il montre la prise de conscience d’une altérité des pensées indigènes, qui ne sont plus forcément considérées comme des pensées primitives, infantiles, comme s’il existait une échelle linéaire de développement de la pensée dont, évidemment, l’homme blanc occidental occuperait le sommet.

Sans même parler de l’évolution de l’économie politique de l’époque, dans les disciplines proches de la nôtre cette prise de conscience se fait jour chez d’autres auteurs. Par exemple, Karl Abel, dès 1884 ("Du sens opposé des mots primitifs") avait, dans le langage égyptien primitif, repéré des manières de pensée qui, tout en étant très différentes des nôtres, ne sont pas pour autant considérées comme le signe d’une société arriérée.

"Au vu de ces cas de signification antithétique et de beaucoup d’autres analogues (...) il ne peut faire aucun doute que dans *une* langue au moins, il y eut une foule de mots qui désignaient à la fois une chose et le contraire de cette chose. Si étonnant que cela soit, nous sommes confrontés à ce fait et nous devons en tenir compte (p.7) (...) Or l’Egypte était rien moins que la patrie du non-sens. Ce fut au contraire un des lieux où se développa la raison humaine. (...) Un peuple qui a allumé, en des temps si obscurs, le flambeau de la justice et de la culture ne peut tout de même pas avoir été stupide dans sa manière quotidienne de parler et de penser (p.9)" (Abel 1884) cité par (Freud 1910).

On peut aussi trouver chez Mauss, dès 1903, dans sa brillante étude des classifications primitives, la prise de conscience de l’existence de visions du monde radicalement différentes, d’un véritable relativisme culturel.

Cette prise de conscience de la possibilité de systèmes de pensée, de visions du monde, cohérentes et efficaces bien que a-scientifiques, était un préalable épistémologique indispensable pour entamer une étude en profondeur des représentations sociales⁴. Elle ouvrait en effet la possibilité

⁴ Le relativisme a cependant eu du mal et mis un certain temps à faire son chemin académique dans les sciences sociales françaises. En témoigne le fait que, précisément à propos du concept de participation, Mauss (1923) reproche à Levy-Bruhl de ne pas aller assez loin, de garder un préjugé anthropocentrique, et de surestimer les différences entre “l’esprit primitif” et le nôtre. Mauss M (1923) Mentalité primitive et participation. (Bulletin de la Société Française de

conceptuelle de découvrir dans notre propre culture des visions du monde (celle de l'homme de la rue) qui soient non-scientifiques mais quand même "légitimes", de leur accorder une valeur pour elles-mêmes au lieu de les considérer comme des "naïvetés", des "aberrations". Rendues crédibles comme système cohérent de pensée du monde, les représentations pouvaient désormais être prises au sérieux comme objet de recherche sur les véritables ressorts du fonctionnement social.

Car, dans l'étude des objets mentaux qui constituent le sens commun des peuples étrangers, la distance est naturelle, on peut facilement dissocier l'objet d'étude de l'observateur et savoir de quoi on parle. Mais, pour étudier les objets "d'ici", il faut avoir une solide maîtrise relativiste pour pouvoir prendre du recul vis-à-vis de notre propre sens commun, et de nos mécanismes mentaux. Cette prise de distance relativiste indispensable à une bonne appréhension du concept de représentation sociale⁵. Il était donc difficile d'avoir une approche scientifique de notre propre matériau indigène sans disposer d'une théorie des processus mentaux qui prenne au sérieux les représentations du monde différentes de celles qu'en donnent les sciences exactes, qui prétendent détenir la seule connaissance valide du "réel".

On voit alors comment le chercheur est naturellement amené, par ce canal, d'une part à s'intéresser à des représentations pour lesquelles du matériel indigène de première main est disponible (ici et maintenant) ; et, en ce qui concerne les aspects théoriques, à se tourner du côté des travaux sur les mécanismes psychiques, et leur développement, pour éclaircir les aspects les plus obscurs de la notion de représentation sociale, ceux qui concernent l'aspect cognitif. C'est naturellement chez Freud et Piaget que Moscovici va trouver les éléments les plus pertinents pour compléter sa théorie.

“Transposer leur démarche [celle de (Freud, 1908, 1924) et (Piaget 1926, 1932)] chez l'adulte et dans notre société a d'abord pour effet d'éliminer le vague de la notion chez Durkheim. Les représentations indéterminées recueillies dans les documents ou dans d'autres contextes peuvent et doivent être rendues concrètes. Pour ma part je puis témoigner du fait que les études de Piaget et de Freud dont je viens de parler ont bien eu cette conséquence. Ce sont elles qui m'ont amené à me demander pourquoi le soin mis à étudier l'univers de l'enfant ici et celui des adultes ailleurs ne devrait pas se porter sur l'univers des adultes ici. Quoi de plus naturel que de partir de leurs concepts et leurs démarches pour explorer des représentations rendues vivaces dans l'imagination des contemporains qui les génèrent et les partagent ? A partir de là et en remontant vers Durkheim, il m'a été possible de mieux saisir la portée sociologique de ces concepts et de ces démarches. Et de voir que ce qui, chez lui, restait malgré tout une notion abstraite, pouvait être abordé en tant que phénomène concret. ” (Moscovici 1989b : 78-79)

Par l'analyse d'une représentation particulière, celle de la psychanalyse, menée de manière scientifique à partir de sources diverses et étendues, Moscovici *donne corps* au concept encore abstrait de représentation sociale et il le légitime dans le champ scientifique. Il le fait en décrivant ses mécanismes psychologiques et en montrant concrètement comment ces mécanismes produisent

Philosophie, 23, 1923). In: *Oeuvres de Marcel Mauss, tome II*. Mauss M (Ed.). Paris, Les Éditions de Minuit. 1974. 125-131.

⁵ L'absence de cette prise de distance analytique limite l'efficacité de la recherche à cause des mécanismes de contre-transfert du chercheur sur son matériau (Devereux, 1967) : il est plus facile d'objectiver ce qui ne nous concerne pas directement. Devereux G (1967) *From anxiety to method in the behavioral sciences*. The Hague, Paris, Mouton et Cie: 376.

et façonnent du matériau représentationnel. Il présente la représentation sociale à l'œuvre dans la pénétration de la psychanalyse dans la société française - et la représentation sociale ne peut exister autrement qu'à l'œuvre, car elle est un mécanisme fonctionnel. De même que l'on ne peut comprendre une fonction organique qu'en regardant l'organe fonctionner, de même, l'analyse de la représentation sociale doit se faire sur le vif. Et, plus la représentation en question est un bel exemple, un beau "cas clinique", plus il est probable que son objet soit chargé d'une importance particulière. Il en est ainsi, par exemple, du SIDA à l'heure actuelle. C'est pourquoi, dans sa postface, Moscovici constatait que :

"L'étude des représentations sociales nous jette, par certains côtés, au cœur des conflits culturels et pratiques importants." (Moscovici 1976 : 502)

Cette implication totale de la représentation sociale dans le réel du sens commun, Moscovici est le premier à la mettre en évidence, non pas dans les mondes éloignés du primitif, de l'enfant, ou de l'hystérique, mais de l'homme de la rue ici-et-maintenant. En ce sens, la représentation sociale passe du statut de modèle théorique ou de phénomène limité à celui de mécanisme général, omniprésent et fondateur de toute vie sociale. Reprenons cette importante citation : les représentations sociales "ont une fonction constitutive de la réalité, de la seule réalité que nous éprouvions et dans laquelle la plupart d'entre nous se meuvent." (Moscovici 1976 :26-27)

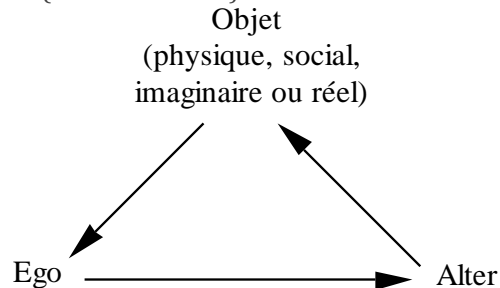
Ayant désigné ce concept central de la psychologie sociale, par des moyens beaucoup plus convaincants que ceux de ses prédécesseurs puisqu'il étaye ses dires sur l'analyse d'un matériau "chaud", Moscovici relance les recherches sur ce champ complexe, qui, nous l'avons vu, est au carrefour de la cognition et de la théorie des systèmes sociaux. On nous pardonnera une citation un peu longue, mais qui explicite bien les différentes fonctions du concept :

"Toute représentation est composée de figures et d'expressions socialisées. Conjointement, une représentation sociale est organisation d'images et langage car elle découpe et symbolise actes et situations qui nous sont ou nous deviennent communs. Envisagée sur un mode passif, elle est saisie, à titre de reflet, dans la conscience individuelle ou collective, d'un objet, d'un faisceau d'idées, extérieurs à elle. (...) En ce sens on se réfère souvent à la représentation (image) de l'espace, de la ville, de la femme, de l'enfant, de la science, du scientifique et ainsi de suite. A vrai dire, il faut l'envisager sur un mode actif. Car son rôle est de façonner ce qui est donné de l'extérieur, les individus et les groupes ayant plutôt affaire à des objets, des actes et des situations constitués par et au cours de myriades d'interactions sociales. Elle reproduit, certes. Mais cette reproduction implique un remaillage des structures, un remodelage des éléments, une véritable reconstruction du donné dans un contexte des valeurs, des notions et des règles dont il devient à jamais solidaire. Du reste le donné externe n'est jamais achevé, univoque ; il laisse beaucoup de liberté de jeu à l'activité mentale qui s'efforce de le saisir. Le langage en profite pour le cerner, l'entraîner dans le flux de ses associations, l'investir de ses métaphores et le projeter dans son véritable espace, qui est symbolique. C'est pourquoi une représentation parle autant qu'elle montre, communique autant qu'elle exprime. Au bout du compte, elle produit et détermine des comportements, puisqu'elle définit à la fois la nature des stimuli qui nous entourent et nous provoquent, et les réponses à leur donner. En un mot comme en mille, la représentation sociale est une modalité de connaissance particulière ayant pour fonction l'élaboration des comportements et la communication entre individus." (Moscovici 1976 : 26)

Après le travail de Moscovici, la représentation sociale apparaît donc nettement plus complexe qu'un croisement entre deux branches. C'est un carrefour où se rencontrent toute une série de concepts psychologiques, et sociologique (Moscovici 1986 : 39).

Par ailleurs, l'analyse de Moscovici renvoie à une nouvelle conception de la psychologie "à trois termes : Ego, Alter, Objet" (Faucheux and Moscovici 1971 : 9). Ce "regard psychosocial", qui dérive du schéma "A-B-X" introduit par Newcomb (1953) pour les actes de communication, sera formalisé en 1984 par le diagramme triangulaire suivant :

Le triangle psychosocial, d'après (Moscovici 1984)



Cette "tiercéité" correspond à une ontologie relativiste qui n'est pas encore passée dans la boîte à outils conceptuelle du sens commun. Elle montre que l'aspect social doit être pris en compte dès le stade de la description de l'objet, qu'il est impossible de l'évacuer du dispositif d'observation, puisque c'est à travers lui que se définit le concept qui sert à décrire. Elle est indispensable pour comprendre correctement le concept de représentation sociale. Malheureusement, il s'agit là d'un outil conceptuel dont le maniement est délicat, d'autant plus qu'il n'existe pratiquement pas de formalisme adapté.

Il nous semble clair que dans ce triangle, la représentation sociale est, à peu de chose près, l'objet social qui est en haut du triangle. Mais, si l'on sent bien qu'il est pertinent de mettre des flèches entre chacun des objets, il est malaisé de décrire leur fonctionnement. On trouvera dans le « Toblerone » (Bauer and Gaskell 1999) une modélisation de l'évolution dans le temps de ce triangle ; leur tentative, intéressante car elle introduit la notion de projet, montre cependant que la question n'est pas simple et qu'il reste du travail à faire.

Comme tout travail séminal, et d'autant plus qu'il arrive comme un enrichissement critique et une mise en relation de plusieurs notions, le travail de Moscovici ouvre de nombreux chemins, soulève de nombreuses questions, davantage qu'il ne propose un modèle univoque avec l'indication d'une seule voie à suivre.

Au cours des cinquante dernières années, les développements ont été considérables. Certains, dans le domaine méthodologique, sont indéniablement des progrès : différentes formes d'analyse de contenu, des techniques de description de la structure et du contenu des représentations, des approches statistiques notamment, font du champ un des plus avancés techniquement dans ceux qui s'occupent de l'étude des phénomènes in vivo, dans le monde réel.

De nombreux prolongements théoriques ont également eu lieu, et nous ne citerons, à titre emblématique, que le plus développé, celui de l'école structurale menée par Jean-Claude Abric, dont

on peut dire qu'il est à la source d'une industrie de mesure des représentations et de recherches sur le lien entre représentations et pratiques (Abric, 1994).

Ce n'est pas ici le lieu dans ce chapitre de recenser ces multiples développements, qui ont été me semble-t-il, permis par la remarquable ouverture théorique du champ, sur laquelle Moscovici a toujours veillé. Je souhaite plutôt insister sur un mécanisme fondamental dans la formation des représentations sociales au cours de leur diffusion, et qui est indissociable de cette dernière : la sélection graduelle d'une forme acceptable par les différentes parties prenantes au cours de controverses et d'épreuves de réalité, dans lesquelles les rapports de force entre communautés jouent à plein.

4. Représentations et intelligence collective

Comme les textes séminaux sont écrits avec la vision d'ensemble qu'a seul le découvreur qui met le pied le premier sur un territoire inconnu, leur capacité à provoquer une épiphanie chez le lecteur est irremplaçable : les travaux des exégètes les égalent rarement, même s'ils sont souvent plus solides techniquement. Personnellement j'aurais tendance à recommander leur lecture, ou au moins leur survol. Le risque serait de les sacrifier : un ouvrage n'est qu'un moment de la pensée d'un chercheur.

Cette section commence par quelques réflexions sur le devenir d'un texte séminal comme PIP. Elle décrit ensuite le processus d'intelligence collective à l'œuvre dans le processus scientifique, et le compare brièvement à celui des représentations sociales. On finit en suggérant que c'est précisément un processus de ce type que Moscovici a lancé au niveau académique avec la communauté de recherche sur la notion de représentation sociale.

4.2. Le destin d'un texte séminal

Avec PIP, Moscovici a ouvert un chantier, celui des représentations sociales, creuset de la construction sociale des objets, à la fois processus et produit de l'évolution écologique des idées en société. PIP est un ouvrage séminal ; il a bouleversé les visions antérieures, fait germer de nombreuses idées, permis le développement d'une communauté florissante. C'est une œuvre géniale, sans doute. Elle a maintenant un demi-siècle, et durant ce temps la pensée de son auteur a évolué ; il a fondé école, et ses élèves eux-mêmes ont fondé école. Dans ce contexte, que faire de PIP aujourd'hui ? Il est difficile de savoir ce qu'on doit faire des grands textes séminaux une fois que leur cause est entendue : faut-il les oublier, ou bien prescrire systématiquement leur lecture aux étudiants ? En architecture, les fondations disparaissent sous l'édifice. En sciences, il est d'usage de citer le travail séminal, mais bien souvent les étudiants ont tendance à considérer que ce qui date de plus de 10 ans est dépassé. En art, les œuvres qui ont fondé une école ont certes un intérêt muséographique mais conservent leur valeur esthétique et leur capacité à provoquer un choc. C'est me semble-t-il le cas de PIP.

Certes, la présentation des représentations sociales dans PIP est maintenant datée. Dans PIP certains aspects portant sur la pratique et les praticiens qui manquaient, ce que Moscovici regrette, comme d'ailleurs son préfacier et directeur Lagache. L'accent est donc mis essentiellement sur la communication au détriment des pratiques. De nombreux travaux, par Moscovici et ses continuateurs, ont contribué à combler ces lacunes.

Ensuite, il ne faut jamais perdre de vue qu'un travail séminal est nécessairement influencé par le terrain même sur lequel il a été fait : si Moscovici avait travaillé sur un autre sujet (par exemple, « les droits de l'homme » ou « l'informatique ») l'ouvrage aurait été différent, et l'accent aurait été mis sur d'autres aspects (politiques, technologiques...) dans les mécanismes de diffusion.

On est cependant ici dans une situation un peu particulière : PIP a ouvert un champ et son auteur a eu une attitude très ouverte, laissant la théorie sous forme de *work-in-progress* plutôt que tentant de la figer dans une formulation définitive. De ce point de vue, PIP apparaît comme une première esquisse d'une famille théorique plutôt que comme la première version d'une théorie qui aurait été corrigée par la suite. Il faut donc donner aux étudiants quelques *caveat*, et éviter deux écueils : d'un côté un fondamentalisme dans lequel toute parole du Maître serait sacrée, de l'autre une approche laxiste dans laquelle chacun pourrait formuler arbitrairement sa propre interprétation des représentations sociales.

Le problème est difficile en raison de l'enchevêtrement des deux dimensions que nous avons mentionnées : individuel-sociale et matériel-idéal, et par conséquent, cinquante ans après, nous ne disposons pas encore d'une théorie simple et définitive. Il est fort possible que les formes de vie des différentes représentations sociales, leurs lois, varient avec les objets : ainsi, les représentations sociales d'objets nouveaux et sujets à controverses sont sans doute assez différentes de celles d'objets plus anciens et relativement consensuels. Du coup, certains éléments théoriques sont plus robustes que d'autres (au sens où ces éléments peuvent bien rendre compte de nombreuses variétés de représentations sociales).

Par exemple, autant la notion d'ancrage me semble claire et solide, autant j'ai toujours eu de la peine à comprendre ce que Moscovici entendait par « objectivation », et surtout dans quelle mesure cette notion était transférable à d'autres terrains. La notion de polyphasie cognitive, quant à elle, si elle est une magnifique trouvaille et correspond bien à ce que l'on peut observer sur le terrain, pose quand même des problèmes théoriques sérieux dans la mesure où elle questionne finalement l'existence même de la représentation sociale. Ces notions méritent, quand on les utilise, qu'on précise exactement dans quel sens elles sont opérationnalisées. Trop souvent, elles sont reprises telles quelles sans aucune perspective critique.

J'ai toujours vu Moscovici imperturbable quand il assistait, dans des conférences, à certaines présentations ou manifestement ses travaux étaient mal compris ou déformés par des chercheurs novices –en général enthousiastes et pleins de bonnes intentions. Plus que de la simple courtoisie, il me semble que c'est la marque d'un chercheur, qui ayant mesuré la complexité du problème, laisse se développer différents essais pour voir si des idées constructives en sortiront. C'est de cette attitude ouverte qu'est né le dynamisme du champ. Il y a un écueil terrible dans la science, c'est le désir de ceux qui développent une théorie de se l'approprier, et donc d'empêcher, par leur attitude défensive, que d'autres s'en saisissent pour la développer –ce qui explique souvent le constat de Hilgard-Grudin cité en exergue. Clairement, l'attitude ouverte de Moscovici a permis d'éviter cet écueil, et de susciter une entreprise de travail collectif.

4.1 La science vue comme maçonnerie et comme chasse au sanglier

Finissons sur la nature de la science, et de cette nature implique dans la forme du travail scientifique. On verra que la science est finalement une forme systématique et organisée de

représentation sociale, qui cherche à tracer les mécanismes de sa construction et organise la division du travail social et la construction collective.

Fritz Heider (1958 : 4-6) remarque que la science est finalement un développement du sens commun, et que par conséquent la psychologie fait bien de chercher dans ce dernier les notions à creuser. Nous prenons ici cette idée au sérieux, tout en la développant d'une manière radicale que Heider n'aurait peut-être pas approuvée, en considérant que la science elle-même est une abstraction raisonnée et systématisée d'un certain nombre de mécanismes épistémiques du sens commun, par lequel nous construisons une vision partagée du monde.

La vision naïve de la science représente le savant génial frappé par l'illumination de « l'insight » après un long travail solitaire. Comme nous le montrent les études de sociologie des sciences, la réalité est bien différente (Latour et al, 1986, Latour 1987). La science est d'abord un travail collectif effectuée par des communautés, elle repose sur des objets techniques, des dispositifs, des institutions. Nous ne rentrerons pas dans le détail de ces travaux. retenons seulement le caractère crucial des objets, des institutions, et des communautés dans ce qui est finalement un mécanisme de construction sociale à travers des controverses et des débats dans diverses arènes publiques, de visions du monde et d'objets communs. Je soutiens ici que la science est une simplification idéalisée et délibérée, dans un univers régulé et relativement transparent, de mécanismes de construction sociale du savoir du même type de ceux qui sont à l'œuvre dans la représentation sociale « naïve ». Modéliser la science donne donc une idée simplifiée du mécanisme de représentation sociale, et met en lumière son ressort essentiel qui est la sélection dialectique de solutions acceptables par les parties prenantes -y compris les objets eux-mêmes qui, comme l'a bien montré Latour xxx, sont des actants à part entière. Ce mécanisme met en œuvre la puissance de l'intelligence collective (ce qu'on redécouvre actuellement sous le terme de crowdsourcing dans le web 2.0).

Ce mécanisme est utilisé de manière systématique par la science qui démultiplie les efforts individuels grâce à la spécialisation. Dans ce processus, chacun est habilité à apporter sa contribution dans un domaine spécifique seulement, et avec des modalités précises. La représentation sociale quant à elle est un processus bien plus complexe et sophistiqué, car elle fait jouer plusieurs écosystèmes, et notamment les collections d'objets qui servent de représentant des productions de la pensée, jetés dans l'arène du monde réel pour des épreuves de sélection (Lahlou 2008). La construction de la pensée naïve n'est pas un processus naïf ; elle se fait par une division sociale du travail dans laquelle les rapports d'intérêt, et les rapports de force, sont pris en compte. C'est précisément ce que montre la seconde partie de PIP, qui détaille comment différentes communautés luttent, par media interposés, pour imposer leur vision propre de la psychanalyse.

Le principe de la construction scientifique est une division du travail de recherche, dans laquelle le travail de chacun est balisé et les apports à la fois systématiquement justifiés et tracés. Ce processus, comme je vais le démontrer maintenant, se retrouve dans la structure même de toute production académique. C'est ici l'occasion d'expliquer aux thésards, et aux chercheurs débutants, la rationalité de la construction classique d'un rapport de recherche, qu'il soit un article ou une thèse. Cette construction est en effet la conséquence directe du processus de division du travail scientifique.

Un document de recherche classique se présente sous la forme de huit composantes ; certaines pouvant éventuellement se trouver agrégées dans une même section.

- 1) Une introduction, qui décrit la question de recherche, et son importance pour la société, en général sous la forme de vaste problème à résoudre.
- 2) Le « fosse à combler » (the gap to fill) qui décrit l'état du problème dans un champ disciplinaire donné, et les aspects du problème restant à résoudre auquel va contribuer le présent papier
- 3) Une revue de littérature dans ce champ disciplinaire qui précise quels sont les autres travaux ayant abordé la question.
- 4) Matériel et méthodes : dans quelles circonstances ont été récupérées les données servant à la présente recherche et avec quelles techniques ces données sont recueillies et traitées, en quoi ces circonstances et méthodes sont pertinentes pour résoudre 1) compte tenu de 2), et ce qu'on attend comme valeur ajoutée pour la communauté concernée compte tenu de 3)
- 5) Analyse : application des méthodes décrites au matériel choisi
- 6) Discussion : comparaison des résultats obtenus en 4) avec ce qu'on savait ou attendait compte-tenu de 3)
- 7) Conclusion : ce qu'apporte la présente recherche et à la question et à l'état de l'art qui est désormais « 3' ». Futures directions de recherche (ce qui reste à faire pour combler le fossé)
- 8) Bibliographie : références utilisées qui permettent au savoir d'être cumulatif, et donc de pouvoir écrire 3) sans avoir à tout détailler.
- 9) Annexes : éléments permettant de contrôler la validité du travail réalisé, et pouvant servir aux successeurs qui viendront travailler sur la même question.

Avant d'expliquer plus avant, prenons une métaphore, celle du chantier de construction. Lors de la construction d'un immeuble, on fait appel à différents corps de métier complémentaires, et dans chaque corps de métier souvent à plusieurs personnes. Prenons-nous du point de vue du maçon dont le problème est la construction d'un mur de briques au dans la cave pour le local de la chaudière du bâtiment 4, mur qui est déjà à moitié réalisé par des collègues d'une autre entreprise. Lorsqu'il arrive sur le chantier, il doit à la porte indiquer au gardien du chantier ce qu'il vient faire, à quel type de communauté professionnelle il appartient et dans quel endroit de quel bâtiment il doit travailler. C'est à la fois indispensable pour lui et pour les autres corps de métier, afin que son travail contribue à l'ouvrage final. Il est inutile de construire un mur là où il y en a déjà un (par exemple au bâtiment 3). Une fois sur place, le travail doit tenir compte de ce qui a déjà été fait, et s'effectuer avec un matériau conforme aux besoins. Et des méthodes adaptées, elles aussi conformes aux règles de l'art. Et une fois le travail fini, en rendre compte aux autres pour que les suivants puissent continuer l'ouvrage correctement, notamment en précisant ce qui reste à régler. Un maçon même très compétent qui ne respecterait pas ces règles

La science est un travail essentiellement distribué, et c'est là ce qui fait sa force. J'entends ici *distribué* non seulement par une division du travail qui permet un traitement en parallèle par une multiplicité d'agents individuels, comme cela se fait en informatique dans le « calcul massivement parallèle » ou un calcul est décomposé en une série de calculs élémentaires qui sont effectués simultanément par des processus distincts coordonnés dans une architecture unique ; mais encore *distribué sur* l'ensemble des actants du système ses objets : sa mémoire

organisationnelle, y compris les objets, les procédures et les structures de médiation . Dans cette perspective, et c'est ici l'idée cruciale, la seule à retenir sans doute de ce chapitre- ce qui est important est le respect du processus collectif, car le travail individuel de chaque acteur, noyé dans une masse statistique, a peu d'importance. Dans le mesure où le progrès provient d'un processus d'accumulation systématique et progressif, il est vital que chaque acteur respecte le processus. En particulier, il doit annoncer ou il va poser sa pierre, tenir compte du travail antérieur, opérer suivant des règles commune et vérifiables, rendre compte de son apport d'une manière qui permette la capitalisation ultérieure. Si nous sommes des nains juchés sur les épaules de ceux qui nous ont précédé, il est nécessaire que la manière dont nous nous hissons sur les épaules des précédents soit bien organisée pour que les couches successives soient stables.

Prenons une autre métaphore, celle de la chasse au sanglier. Dans celle-ci, qui s'effectue avec une battue (où de nombreux chasseurs disposés en ligne avancent en battant les buissons pour débusquer l'animal), l'important est la coordination des efforts individuels, qui fait que le terrain est battu d'une manière systématique et exhaustive. Dans ce processus, chaque participant contribue de manière assez simple, sans grand besoin d'intelligence, mais le résultat est un inévitable succès –à condition que chacun fasse correctement sa part du travail. Parce que l'action est distribuée elle est efficace et puissante : mille rabatteurs imbéciles mais disciplinés accompliront ce que le plus génial des chasseurs ne pourrait accomplir seul, même en un siècle. On comprend que la science n'a pas tant besoin de génies ou de héros que du travail systématique et coordonné de nombreux agents disciplinés . Et si un chercheur génial ou d'une capacité exceptionnelle veut contribuer, il faut qu'il le fasse en respectant les règles du travail distribué, sans quoi son travail restera inutilisé.

La structure du document académique standard ne fait que refléter exactement les contraintes du processus que je viens de décrire. Il faut d'abord expliciter à quel endroit, et en collaboration avec quelle communauté, le travail va être fait (quel bâtiment, quelle confrérie ? Quel problème, quelle discipline ?) Puis spécifier la nature exacte du travail accompli, qui doit correspondre à un besoin dans la division globale du travail (gap to be filled). Ensuite, préciser comment et avec quelles méthodes a été effectué le travail, pour que sa qualité puisse en être connue, voire contrôlée (matériel et méthodes). Puis décrire le résultat du travail proprement dit (analyse) et, en conséquence, quelle partie du gap a été comblée et ce qui reste à faire (discussion, conclusion). La bibliographie atteste du soin avec lequel le travail a été inséré dans le tissu préalable du travail de la communauté ; elle est donc une marque essentielle du professionnalisme de l'auteur ; c'est bien pourquoi elle est souvent la première chose qui sera lue par un collègue, pour *situer* le travail en question ; opération dont on comprend maintenant combien elle est essentielle, puisque ce qui compte est le tableau d'ensemble, et non pas la tâche locale dont rend compte ce papier particulier.

Les règles de la méthode académique (qui vise la construction graduelle d'un savoir organisé) pourraient se résumer comme suit⁶ :

⁶ On distinguera la méthode *académique*, qui vise la capitalisation organisée, de la méthode *scientifique* proprement dite qui cherche à résoudre les questions par une investigation empirique et rationnelle. La méthode académique peut

- Explicitez votre question de recherche
- Lisez vos prédécesseurs
- Précisez quel trou dans la littérature vous comblez
- Explicitez ce que vous avez fait (idéalement, ce doit être répliquable)
- Comparez ce que vous avez trouvé à la littérature
- Décrivez la nature de votre apport spécifique
- Soulignez les limites de votre approche et les questions qui subsistent.
- Citez vos sources

Comme on le voit, les différentes composantes d'un document académique correspondent précisément à ces prescriptions.

Le paragraphe qui suit s'adresse plus spécialement aux doctorants : en réalisant la nature distribuée du travail scientifique, on comprend alors mieux la nature du travail de thèse, dont l'objectif est de vérifier le professionnalisme du jeune chercheur, et sa capacité à s'insérer dans la communauté pour contribuer au Grand œuvre collectif. C'est pour cela qu'il est important de respecter la forme. Au fond, ce qui est important dans cet examen de passage est de démontrer que l'on sait comment poser proprement sa brique dans le mur, et non pas de construire un mur particulier (cela sera plutôt l'objet de la carrière ultérieure). La thèse est une sorte de permis de faire de la recherche dans la communauté scientifique, comme le permis de conduire est un permis de se déplacer en voiture sur les routes. Lorsque l'on passe son permis de conduire, l'important est de montrer qu'on sait conduire, pas de conduire l'examineur quelque part. De fait, on n'attend pas une contribution scientifique fondamentale d'un travail de thèse –en tous cas dans le contexte académique actuel où les thèses sont en principe de trois ans- mais simplement une démonstration de compétence. Comme l'écrit la British Psychological Society dans son document décrivant comment doit être évaluée une thèse de doctorat :

“The primary purpose of PhD assessment is to determine whether the candidate is competent as an independent researcher in the discipline.” (British Psychological Society 2008)

Naturellement, certains étudiants arrivent à faire à la fois la démonstration de leur compétence et à produire un travail scientifique novateur –et c'est le cas de Moscovici, dont PIP est en fait à l'origine la thèse de doctorat.

s'appliquer à des activités non scientifiques (par exemple la religion). La méthode académique complète utilement la méthode scientifique car elle permet une utilisation des travaux précédents. Parfois, elle peut se mettre en travers de l'innovation.

5. Conclusion : crowdsourcing et représentation sociale

Nous avons, en partant de l'analyse de PIP, un peu dérivé en apparence pour parler de la manière dont la science académique construit une pensée systématisée, en contraste avec la pensée sauvage, naturelle, celle que Moscovici a étudiée avec PIP.

La science, qui est une simplification idéalisée des mécanismes de construction sociale du savoir dans un univers régulé, donne une idée simplifiée du mécanisme de la pensée naïve. Nous avons vu, en développant l'intuition de Heider, qu'elles ont la même visée fonctionnelle d'une construction sociale d'une explication du monde et qu'elles utilisent toutes deux la puissance de l'intelligence collective (ce qu'on redécouvre actuellement sous le terme de crowdsourcing). Celle-ci est utilisée de manière systématique et institutionnalisée par la science qui multiplie les efforts individuels grâce à la spécialisation. La représentation sociale, elle, est un processus plus complexe et sophistiqué, plus émergent et décentralisé ; elle fait jouer plusieurs écosystèmes, et notamment celui des collections d'objets concrets qui servent de représentant des productions de la pensée, jetés dans l'arène du monde réel pour des épreuves de sélection (Lahlou, 2008).

Mais, comme la montre Moscovici dans PIP, la construction de la pensée naïve n'est pas un processus naïf ; elle se fait par un processus dialectique dans laquelle les rapports d'intérêt, et les rapports de force, sont pris en compte au cours de controverses et d'épreuves de réalité. C'est bien ce qui ressort de la seconde partie de PIP, dans laquelle on voit les médias refléter les prises de positions de communautés qui cherchent à combattre ou instrumenter la psychanalyse en fonction de leurs valeurs et objectifs propres.

Pour conclure, notons que ce qui est essentiel au progrès de la connaissance est donc la constitution de communautés de savoir (Wenger) intéressées à résoudre un problème particulier. Ces communautés appliquent ensuite des méthodes de construction distribuée, graduelle, d'une vision partagée, en utilisant la controverse et diverses méthodes de tâtonnement et erreur. Dans cette perspective, la diffusion des représentations sociales peut être considérée comme un mode *évolutionnaire* de construction sociale, dans la mesure où la transmission, loin d'être une réplique, est en fait une reproduction sélective qui modifie l'image de l'objet dans ses confrontations avec les différentes communautés par lesquelles elle passe. Le processus de communication et de diffusion des représentations est donc en même temps un processus de mutation sélective, sorte de « téléphone arabe » généralisé qui modèle progressivement la représentation jusqu'à atteindre une forme stable acceptable par les parties prenantes. *Le processus même de diffusion des représentations et les controverses et épreuves qui s'y produisent au cours de leur reproduction est la manière concrète dont agit l'intelligence collective quand elle procède à la construction sociale des objets.*

Moscovici, avec PIP, a non seulement découvert le phénomène, il a réussi à engendrer une communauté de savoir qui l'étudie, en contribuant par son style à lui insuffler l'esprit positif et constructif de *work-in-progress* qui lui confère sa vitalité exceptionnelle.

6. Bibliographie

- Abel K (1884) *Des sens opposés des mots primitifs*, Brochure.
- Bauer MW, Gaskell G (1999) Towards a Paradigm for Research on Social Representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour* **29** (2): 163-186.
- Berger PL, Luckmann T (1966) *The social construction of reality; a treatise in the sociology of knowledge*. Garden City, N.Y., Doubleday: vii, 203.
- British Psychological Society (2008) *Guidelines for Assessment of the PhD in Psychology and Related Disciplines*. London, BPS
- de Maistre X (1794) *Voyage autour de ma chambre*. Paris, Librairie Grund, s.d.
- Devereux G (1967) *From anxiety to method in the behavioral sciences*. The Hague, Paris, Mouton et Cie: 376.
- Doise W, Palmonari A (1986) Caractéristiques des représentations sociales. In: *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Doise W and Palmonari A (Ed.). Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé. 12-33.
- Durkheim E (1895) *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, . Paris : P.U.F., Quadrige, 1992
- Durkheim E (1897) *Le suicide. Etude de sociologie*. Paris, Paris : Félix Alcan, 1930
- Durkheim E (1912 .) *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, Editions Générales Françaises, Le livre de poche
- Evans-Pritchard EE (1965) *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*. Paris, Petite bibliothèque Payot
- Faucheux C, Moscovici S, Ed. (1971) *Introduction*. Psychologie sociale théorique et expérimentale. Paris, Mouton & EPHE.
- Flament C (1994) Structure, dynamique et transformation des représentations sociales. In: *Pratiques sociales et représentations*. Abric J-C (Ed.). Paris, PUF. 37-57.
- Freud S (1895) Esquisse d'une psychologie scientifique. In: *La naissance de la psychanalyse*. Freud S (Ed.). Paris, P.U.F. 1956. 349-350.
- Freud S (1899-1900) Die Traumdeutung. trad. : L'interprétation du rêve. In: *Œuvres complètes, Tome IV* (Ed.). Paris, P.U.F.
- Freud S (1910) Sur le sens opposé des mots originaires. In: *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Freud S (Ed.). Paris, Gallimard, N.R.F. 1985. 313-396.
- Grudin J (2002). HCI theory is like the public library. Posting to CHIplace online discussion forum, October 15th, 2002. from www.chiplace.org.
- Halbwachs M (1925) *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, P.U.F.
- Hutchins EL (1995) *Cognition in the Wild*. Cambridge, MA, MIT Press
- Jahoda G (1988) Critical Notes and Reflections on Social Representations. *European Journal of Social Psychology* **18**: 195-209.
- Jodelet D (1989a) *Les représentations sociales*. Paris, P.U.F
- Jodelet D (1989b) Les représentations sociales; un domaine en expansion. In: *Les représentations sociales*. Jodelet D (Ed.). Paris, P.U.F. 1993.
- Lahlou S (2008) *L'Installation du Monde. De la représentation à l'activité en situation*. Aix-en-Provence, Université de Provence **Habilitation à Diriger des Recherches en Psychologie**: 375p.
- Levy-Bruhl L (1951) *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris, P.U.F.
- Mauss M (1923) Mentalité primitive et participation. (Bulletin de la Société Française de Philosophie, 23, 1923). In: *Oeuvres de Marcel Mauss, tome II*. Mauss M (Ed.). Paris, Les Éditions de Minuit. 1974. 125-131.
- Moscovici S (1961) *La psychanalyse son image et son public*. Paris, P.U.F.
- Moscovici S (1976) *La psychanalyse son image et son public*. Paris, P.U.F.: 506.
- Moscovici S (1984) Le domaine de la psychologie sociale. In: *Psychologie Sociale*. Moscovici S (Ed.). Paris, P.U.F.: 5-24.

- Moscovici S (1986) L'ère des représentations sociales. In: *L'étude des représentations sociales. Textes de base en Psychologie*. Doise W and Palmonari A (Ed.). Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé. 35-80.
- Moscovici S (1989a) Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. In: *Les représentations sociales*. Jodelet D (Ed.). Paris, P.U.F.: 62-86.
- Moscovici S (1989b) Des représentations collectives aux représentations sociales: éléments pour une histoire. In: *Les représentations sociales*. Jodelet D (Ed.). Paris P.U.F. 62-86.
- Piaget J (1926) *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris, Alcan
- Piaget J (1932) *Le jugement moral chez l'enfant chez l'enfant*. Paris, Alcan
- Potter J, Litton I (1985) Some Problems Underlying the Study of Social Representations. *British Journal of Social Psychology* . **24** (81-90).
- Rogers Y (2008) 57 Varieties of Activity Theory. *Interacting with Computers* **20**: 247-250
- Schütz A (1962) *Collected Papers, I. The problem of social reality*. The Hague, Martinus Nijhoff
- Simmel G (1981) *Sociologie et épistémologie*. Paris, P.U.F
- Simon HA (1945) *Administrative Behavior*. New-York, Free Press
- Vygotsky LS (1978) *Mind in society: The development of higher psychological processes*. Cambridge, MA, Harvard University Press